

**Agnès Brot
Guillemette de la Borie**

Héroïnes de Dieu



L'épopée des religieuses
missionnaires au XIX^e siècle

ARTÈGE POCHE

Héroïnes de Dieu

Des mêmes auteurs

Guillemette de La Borie

Une année dans la vie d'une femme, Presses de la Cité, 2016.

Le Double Secret de Bigaroque, Presses de la Cité, 2010.

La Cousette de Commagnac, Presses de la Cité, 2008.

Le Marchand de Bergerac, Presses de la Cité, 2007.

Indira Gandhi, Maren Sell éditeurs, 2006.

Les Dames de Tarnhac, Presses de la Cité, 2005.

Petite vie de Mère Teresa, Desclée de Brouwer, 2003.

Agnès Brot

Edmond Michelet. Nous avons cru à l'Amour, éditions Le Livre Ouvert, 2003.

À la recherche d'Edmond Michelet. D'après les souvenirs de sa fille aînée, Le Passeur, 2014.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

répond celle-ci.

Même le ministère de la Marine demande des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, pour travailler dans les bagnes de Guyane.

Les religieuses répondent donc en masse, mais en ordre tout à fait dispersé. Il est frappant de voir, à travers les correspondances échangées, comment s'organisent ces départs, au coup par coup, sur des relations personnelles, par une succession de décisions individuelles. Des petits bataillons de deux, trois ou quatre se constituent, qui forment à la fin un formidable mouvement.

À vue humaine, au départ, elles montrent une belle inconscience, une méconnaissance totale des pays où elles vont passer leur vie, assortie des préjugés de l'époque sur les « sauvages ». Cela n'empêche en rien leur générosité, leur ardeur, et leur confiance totale dans les desseins de Dieu pour elles. En revanche, elles savent bien que les chances de revoir leur patrie et leur famille sont minces. « Pour qu'il en arrive une, il faut en faire partir trois ! »

Le grand départ

Les premières à prendre la mer sont les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, en janvier 1817, vers l'île Bourbon, aujourd'hui île de la Réunion. La première congrégation spécialisée pour les missions, Saint-Joseph de l'Apparition, est fondée en 1832 à Gaillac.

Elles s'embarquent donc, du Havre, de Marseille ou de Bordeaux, prêtes à braver les tempêtes, le mal de mer et l'inconnu. Avec leurs robes à larges manches, chapelet au côté, leurs guimpes blanches, et leurs cornettes amidonnées. Cet habit

religieux, qui semble tellement peu adapté à l'aventure, est leur oriflamme, une sorte de clôture aussi, pour inspirer le respect. D'ailleurs, elles voyagent toujours à plusieurs, se chaperonnant mutuellement, et sont de plus souvent accompagnées de prêtres missionnaires.

Les voyages sont excessivement longs et souvent périlleux : en partance pour Saint-Louis du Sénégal, les sœurs de Saint-Joseph de Cluny quittent Paris à la mi-novembre 1818, en diligence, pour rejoindre Rochefort, port d'embarquement ; elles attendent la fin du mois de janvier pour pouvoir monter à bord d'une chaloupe qui les conduit sur le *Tarn*, en rade entre l'île d'Aix et l'île de Ré ; le bateau lève enfin l'ancre le 2 février. Mais une tempête les oblige à revenir à leur point de départ ; évidemment toutes les sœurs sont malades. Enfin, après une escale à Ténériffe, elles débarquent le 19 mars 1819, après avoir attendu encore huit jours pour pouvoir passer la fameuse « barre » qui empêche l'accès à la côte.

À l'automne 1860, la jeune Antoinette Deloncle, en route vers la Nouvelle-Zélande, est victime d'un coup de chaleur sur le bateau ; cela se transforme en fièvre cérébrale et Antoinette se jette à l'eau, où elle est repêchée de justesse.

Autour de 1840, vingt-quatre frères et sœurs de Picpus disparaissent dans le naufrage du brick *Marie-Joseph*, en route vers Valparaiso, en Amérique du Sud.

Des religieuses du Sacré-Cœur, parties du Havre pour se rendre à Santiago du Chili, ont laissé le récit des péripéties de leur voyage : après la traversée transatlantique jusqu'à New York, elles embarquent sur un steamer américain qui fait escale à la Jamaïque. Là, en pleine saison des pluies, elles entreprennent la traversée de l'isthme de Panama à dos de mulet, en équilibre dans des hamacs, tout au long d'un précipice ; puis c'est la pirogue à rameurs, et la nuit en compagnie de terrifiants

chercheurs d'or... Le voyage est déjà en soi-même un chemin de croix !

Et l'arrivée ne signifie pas la fin des dangers, car la litanie est longue de toutes les disparitions prématurées, pour cause de maladies et de privations : sœur Boniface, de Notre-Dame des Apôtres, née Thérèse Henner en 1866 à Reguisheim, meurt à Assaba au Nigeria, où elle avait fondé la mission en 1889, le 3 avril 1895 : à peine cinq ans de résistance. Sœur Joséphine, née elle aussi en 1866, à Nantes, mourra épuisée à Alla, non loin d'Assaba, le 8 janvier 1902. La communauté des Sœurs bleues de Castres déplore ainsi douze décès en quelques mois, dans les années 1865-1866 : sœur Saint-Bernard à trente-trois ans, sœur Dorothée à vingt-huit ans, sœur Dosithée à trente ans, sœur Césarine à vingt-six ans, sœur Alphonse à vingt-trois ans, sœur Caroline et sœur Marie-Xavier au même âge... Aussitôt, dans les provinces françaises, d'autres se lèvent pour les remplacer.

1. CHATEAUBRIAND, *Le Génie du christianisme*, vol. 4, livre 4.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1841 un jésuite à la « Visitatrice », mère Galitzine, envoyée en Amérique par la mère Barat pour faire le tour des fondations américaines. Depuis près d'un demi-siècle maintenant que la Société des dames du Sacré-Cœur a été fondée, elle s'est beaucoup développée en Europe, et éduque les jeunes filles de l'élite : plusieurs dizaines de couvents en France, et également à Rome, en Suisse, en Belgique, en Silésie, l'actuelle Pologne, et même à Alger ; soit près de cinq cents religieuses décomptées dans les premiers annuaires, des cahiers tenus à la main. Aux États-Unis et au Canada, les religieuses sont déjà plus de cent cinquante, dont plus de la moitié désormais est d'origine américaine.

Mère Galitzine rétorque au jésuite : « C'est notre ardent désir, mais pour le moment, les moyens nous font défaut. »

Le jésuite la prend au mot, et collecte à La Nouvelle-Orléans la somme de cinquante mille dollars, qu'il lui apporte aussitôt, pour la fondation d'une maison chez les Indiens.

De plus, précisément en cette année 1841, le pape Grégoire XVI manifeste son désir de voir des religieuses s'établir chez les Indiens. C'est le signal. Vingt-trois ans après l'arrivée des premières dames du Sacré-Cœur en Amérique, une mission est décidée : ce sera chez les Potawatomis, à Sugar Creek. Une « réserve » de tribus venues de l'est, de l'Indiana. Le pays est fertile, fait de forêts et de prairies ondulées, et les jésuites y sont déjà présents.

Cette nouvelle fondation est confiée à Lucile Mathevon, dont le désir de s'établir parmi eux était connu depuis bien longtemps. Elle est nommée supérieure, en compagnie de mère Mary-Ann O'Connor, une des premières dames américaines, et de sœur Louise Amiot. Mme Duchesne, désormais âgée et malade, n'est pas concernée. C'est alors que les jésuites, qui considèrent celle-ci déjà comme une sainte, adressent une

requête à la mère Barat : pour eux, le succès de la mission dépend d'elle. « S'il faut la porter dans nos bras, nous le ferons... Si elle ne peut rien faire, elle priera », lui écrit l'un d'eux, le père Verhaegen.

Emmener la pionnière dans une telle expédition semble pourtant une folie. Une lettre émouvante est conservée dans les archives, où Philippine Duchesne se déclare prête à partir, malgré ses infirmités. Autorisation accordée.

Le 29 juin 1841, les quatre religieuses se mettent donc en route vers l'ouest, au-delà du fleuve Mississippi. Avec deux jésuites, et Edmond, un jeune « nègre » emmené depuis Saint-Louis, elles embarquent à bord d'un *steamboat* qui remonte le Missouri, désormais ouvert à la navigation. Laissons Lucile Mathevon raconter, selon l'usage qui était de confier le journal des événements à la supérieure :

« Nous traversons des régions entières très peuplées [d'émigrants blancs], sans écoles et sans prêtres. Ils nous demandent de rester ; mais c'est pour les Indiens que nous allons... »

Les quatre jours de navigation se déroulent sans encombre, malgré les bancs de sable et les rapides. C'est la belle saison, on avance dans une grande forêt fertilisée par le fleuve. Mère Duchesne est si heureuse qu'elle retrouve des forces. Installée sur le pont, elle s'intéresse à tout, et devient le centre d'intérêt des voyageurs.

Au débarquement, on installe un campement sur les bords du Missouri. « Les Indiens avaient été prévenus de notre arrivée ; deux des leurs, impatients, vinrent nous rejoindre. Ils s'agenouillèrent devant le père, lui demandant sa bénédiction. Le jour suivant, ils nous envoyèrent des hommes à cheval, pour

nous conduire jusque chez eux par le chemin le plus facile », écrit Lucile. Encore trois jours de voyage en carriole, dans un pays de bois et d'immenses prairies. Et c'est l'accueil des Potawatomis, grandiose : « Une bande de 500 braves habillés en grande tenue, avec coiffures à plumes, mocassins, visages et mains tatoués, et des cercles rouges autour des yeux qui leur donnaient l'air féroce. Le chariot avance, devant la parade des cavaliers accomplissant des cercles parfaits autour de nous. »

On installe les arrivants, le chef prononce un discours de bienvenue : « Quel bonheur de fêter votre venue au milieu de nous, saintes religieuses, qui avez sacrifié toute la douceur de votre vie de couvent pour venir instruire nos enfants dans la vraie religion. » Au-delà des formules convenues, sans doute très réécrites et qui fleurent leur XIX^e siècle, on devine une véritable attente, et une chaleur sincère. Les femmes à leur tour viennent les saluer ; beaucoup d'entre elles n'ont jamais vu de Blanche de leur vie ! Lucile raconte qu'il leur fallut des heures pour serrer la main de chacun, et qu'elles en sortirent les phalanges broyées. On leur offre pour la nuit une hutte – ou wigwam – dépourvue de tout mobilier.

« Les sauvages catholiques [ils sont une centaine] habitent à côté de nous : il y a des saints parmi eux ! Je n'ai jamais vu ni en France ni en Amérique une telle foi, une telle piété. Ils chantent les hymnes dans leur langue – un petit carnet de chants en langue potawatomi de l'époque a été conservé –, leurs voix sont superbes », ajoute Lucile, qui sait de quoi elle parle.

Elle prend soin, toujours, de rassurer sa supérieure : « Ils ont le plus grand respect pour nous, nous sommes parfaitement en sécurité... Le climat est agréable en été, avec un peu de vent les jours les plus chauds, et les nuits sont fraîches. » Même la nourriture est abondante, à cette époque de l'année : lait, maïs,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3

L'appel de l'Afrique

PAULE LAPIQUE (1847)

Une photographie de la jeune sœur Paule a été conservée, c'est le portrait d'une jolie femme sereine, aux beaux yeux clairs dans un visage ovale. Sa bouche entrouverte a l'air de retenir un sourire, pour satisfaire au sérieux bienséant de l'époque. Ou contrer sa réputation, qui était d'être fort drôle. Sa main étreint fermement les grains de bois d'un grand chapelet. On peut supposer que la photographie a été prise juste entre sa prise d'habit, alors qu'elle avait une trentaine d'années déjà, et son départ en mission, l'année suivante, en 1847. Il était d'usage en effet de photographier les sœurs en partance, au cas où, pour laisser un souvenir à ceux qui restaient.

Elle porte une robe bleue presque azur, avec le large crucifix sur la poitrine, une guimpe blanche qui enserre étroitement sa tête, et un voile du même bleu. C'est l'habit de la congrégation à laquelle elle appartient, les sœurs de l'Immaculée Conception de Castres, plus souvent dénommées « Sœurs bleues ». À cause justement de cette couleur inhabituelle pour les religieuses, voulue par la fondatrice, en l'honneur de la Vierge.

Une vocation pour la mission

Émilie de Villeneuve, ladite fondatrice, était alors encore à la tête de sa congrégation. Issue de l'aristocratie du midi de la France, elle avait, à vingt-cinq ans, forçant la volonté de sa famille, quitté le château familial du Tarn, pour s'installer avec deux compagnes dans une petite maison de la ville de Castres. Et se mettre au service des plus pauvres : prisonniers, filles « en danger moral », enfants illettrés.

On était en 1836, Adolphe Thiers gouvernait la France, la reine Victoria allait accéder au trône d'Angleterre, où se construisaient les premières machines à vapeur, et le pape Grégoire XVI achevait sa cinquième année de pontificat ; la première mission catholique s'installait aux îles Marquises, et trois missionnaires franchissaient en secret la frontière de la Corée.

Bientôt, la jeune congrégation, dont les postulantes se multiplient, s'installe dans un bâtiment neuf, surnommé le « Couvent bleu ». C'est là que Marie-Rose Lapique arrive le 13 mai 1843. C'est là qu'elle prononce des vœux perpétuels, en 1847, en même temps que sa fondatrice et supérieure. Des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, auxquels s'ajoute « la résolution de servir les pauvres et les membres souffrants de Jésus-Christ ».

En entrant en religion, elle a pris le nom de sœur Paule. L'usage était de renoncer à son nom de baptême, pour en choisir ou recevoir un nouveau, indifféremment masculin ou féminin, en référence à une vocation particulière : celui d'un saint, ou sa version féminisée (sœur Paule, sœur Augustin) d'une dévotion particulière (sœur Marie du Sacré-Cœur).

Venue de la lointaine Lorraine, Marie-Rose n'était plus une enfant. Dans cette France du milieu du XIX^e siècle, où généralement l'on naissait et mourait dans sa province, elle avait

longuement cherché sa vocation avant de s'engager chez les Sœurs bleues.

Née le 22 décembre 1812 à Maxéville, diocèse de Nancy, dans une famille d'agriculteurs bien établis, au milieu de six autres enfants, elle était entrée au carmel de Nancy à vingt-quatre ans, forte d'une vocation religieuse affirmée. Mais en était ressortie six mois plus tard, parce que la vie contemplative ne lui convenait pas.

Cette jeune femme décidée part alors seule pour Paris, où elle fréquente la paroisse Notre-Dame des Victoires, qui est alors un centre de l'apostolat missionnaire. C'est là qu'elle entend parler de l'œuvre de M. Libermann en faveur des « pauvres Noirs », et demande à le rencontrer. Celui-ci vient de fonder la Société du Saint-Cœur de Marie, pour « que les Noirs ne soient pas laissés pour compte dans les colonies ». Elle a trouvé sa voie !

Libermann est justement entré en relations épistolaires avec mère Marie de Villeneuve, à qui il demande de former des sœurs pour son œuvre. Pourquoi cette toute nouvelle congrégation, si éloignée de Paris, encore fragile et passablement désargentée ? La fondatrice a été nourrie dans sa jeunesse de la lecture du *Génie du christianisme* ; et aussi des récits de voyage de son père, officier de marine ayant participé à la guerre d'indépendance de l'Amérique et servi dans l'Empire ottoman. Dès l'origine, elle a placé sa fondation sous l'égide de saint François-Xavier, protecteur des missions.

On est aux débuts de l'expansion missionnaire, et l'on demande des sœurs partout. D'ailleurs, dans le même département du Tarn, les sœurs de l'Apparition, fondées par Émilie de Vialar en 1832, envoient leurs premières missionnaires vers l'Algérie dès 1835.

Le père Libermann propose donc à Marie-Rose d'aller à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« indigènes », et perçoivent leurs besoins. Mieux parfois que les missionnaires, à qui sont réservées les tâches spirituelles.

On se rappelle que les religieuses sont considérées comme des auxiliaires, y compris ménagères, chargées à ce titre de l'entretien et de la cuisine des pères. Sœur Paule note avec son humour habituel le travail que cela engendre : « Et Monseigneur [il s'agit du cher Bessieux !] qui en vaut bien six, c'est un homme très propre et bien rangé, et pour lui tenir ses petites affaires dans l'ordre qu'exige son caractère d'évêque, ce n'est pas une petite besogne, surtout dans ce pays où aucune couleur ne tient devant le soleil. »

Mais on trouve aussi un bon père, dont le nom n'est pas cité, sans doute par charité, pour se plaindre de ce que son lit est mal fait, et que ce qu'il mange n'est pas bon !

Sœur Paule souligne aussi qu'elles s'appliquent à suivre exactement les règles de vie de leur congrégation, comme en France, dans la petite chapelle qu'elles ornent à l'européenne.

Ya-t-il eu des difficultés pour certaines ? Ou entre elles ? Évidemment, même s'il faut lire les choses entre les lignes. Ainsi des recommandations pressantes et sans cesse renouvelées de la supérieure, de ne pas se soumettre à la tentation : « Les sœurs ne doivent jamais se déplacer seules [mais il était aussi impensable à l'époque pour une femme mariée de voyager seule !] ni rencontrer seules les Européens d'un autre sexe. »

Lesquels, si ce n'est les hommes ?

Il est question aussi du retour de celles « qui ne s'habituent pas », sans que l'on sache s'il s'agit du climat ou des conditions de vie, ou encore d'une autre « devenue folle ». Les prêtres, chargés de leur direction de conscience, les accusent une fois, au milieu de mille compliments sur leur dévouement, « de bavardages, de jalousies, de commérages ». Nous voilà rassurés, elles ne sont pas parfaites ! L'un d'entre eux s'avoue même

« tourmenté par les sœurs ; elles font la cour aux jeunes gens de l'hôpital [l'établissement militaire de Gorée], et même quelquefois aux malades ». Il faut se rappeler que ces jeunes femmes ont souvent moins de trente ans, et se retrouvent d'un coup bien loin de l'encadrement serré de la maison mère de France.

L'école et l'hôpital

Sur le modèle de leur action en métropole, les sœurs ouvrent une petite école pour les filles, avec le même souci d'en faire des chrétiennes, qui élèveront ensuite leurs enfants dans le christianisme. Le programme d'enseignement ne diffère guère non plus : lecture, couture, catéchisme. De huit élèves en 1848, elles passent à douze l'année suivante. Parmi elles il y a les rescapées du bateau négrier, manifestement traumatisées : l'une d'elles « nous lançait quelquefois un regard farouche et poussait des cris si perçants qu'il y en avait pour s'effrayer ». Mais les chefs de village répugnent à y envoyer leurs filles, parce qu'elles doivent aider leurs mères à la maison. Vieille histoire...

Les religieuses essayent aussi, comme elles peuvent, de soulager les maux des habitants. C'est le prolongement de leurs prières. Fièvres diverses, typhoïde, bilieuse hématurique, tuberculose nommée maladie de poitrine ou phtisie, malaria ou fièvre palustre. Mais aussi gale, plaies infectées par le climat insalubre, conjonctivites purulentes. Elles utilisent les remèdes appris dans leur enfance, joints à ceux du pays : une pommade de blanc d'œuf, mélangé à de l'huile et de la chaux contre les brûlures, des infusions de feuilles de clou de girofle et de miel pour soigner la toux. Une lettre demande d'envoyer de France « du sureau, de l'eau rouge, de l'onguent miraculeux ».

Bientôt, une « case dispensaire », en paille et terre mêlée à la manière du pays, est construite à proximité de la maison des sœurs, où l'on soigne avec ces remèdes simples, lave et panse les plaies, donne des conseils aux mamans qui viennent avec leurs enfants.

Sœur Paule a des méthodes musclées, qu'elle décrit joyeusement : « Il vient presque journellement des personnes qui ont mal aux yeux. Pour les guérir je me suis servie d'eau-de-vie camphrée, un remède violent mais qui guérit radicalement. [...] On trempe une plume dans ce liquide, et on la passe sur la prunelle ; ces pauvres gens ne se doutent nullement du mal que va leur faire ce “*garap*” comme ils disent. Ils s'empressent d'ouvrir grands les yeux, mais à peine la plume est-elle passée qu'ils s'écrient “*Bissimilaye*”, mon Dieu ! »

Le père Vidal, un missionnaire de Dakar, a fait une description saisissante des lieux : « On a établi une espèce d'hôpital où sont réunies des femmes ayant des plaies dont l'odeur infecte pourrait suffoquer tout mortel qui aurait même perdu le sens de l'odorat. Imaginezvous une petite baraque de planches de cinq mètres sur quatre de hauteur dans sa plus haute élévation. Une quinzaine de femmes dont les membres tombent en lambeaux sont étendues pêle-mêle dans leurs ordures ; car ne pouvant se bouger à cause de leurs plaies gangrenées, elles se mettent à l'aise sans trop s'occuper de l'arôme qui en peut suivre. » Et le père d'expliquer qu'il peut ensuite « passer de l'aumône corporelle à l'aumône spirituelle », et transformer les lieux, malgré l'odeur qui l'insupporte, en salle de catéchisme.

Au fil du temps, les sœurs vont aller aussi dans les villages alentour, parcourant des kilomètres sous le soleil, pour visiter à domicile les malades qui ne peuvent pas se déplacer.

Il y a une autre raison à ces tournées : plus facilement accueillies dans les maisons que les prêtres, à la fois parce que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'a bien redit à l'assistance, pendant la cérémonie : « Voici trois sœurs [qui] vont traverser toute l'étendue des mers pour aller partager les fatigues et les gloires des missionnaires d'Océanie. » Elle porte un habit religieux (une robe noire ornée d'une médaille) et un voile, elle s'appelle bien sœur Marie-Rose, et elle a renouvelé ses vœux en partant. De plus, elle a promis obéissance au vicaire apostolique d'Océanie centrale, Mgr Bataillon⁴, qui est à l'origine de son départ pour l'Océanie. C'est, en quelque sorte, lui qui l'a « recrutée ». Sur le bateau, ses deux compagnes et elle s'efforcent de suivre le règlement écrit en 1857 par le père Favre, supérieur des maristes, à l'intention des six sœurs qui les ont précédées quelques mois plus tôt. Sœur Marie-Rose fait en effet partie du troisième et dernier petit groupe de femmes qui a quitté la France, en 1857 et 1858, pour aller évangéliser les îles du Pacifique sud.

Sur le *Bec d'Ambès*, la jeune missionnaire fait de son mieux pour vivre en bonne intelligence avec ses sœurs. L'atmosphère n'est pas toujours sereine à cause de la promiscuité, du mal de mer, de l'angoisse des tempêtes, et du caractère difficile de sœur Marie-Augustin. Le bateau subit plusieurs grains violents avant d'arriver en Australie, le 14 février 1859. Les trois jeunes femmes suivent alors une retraite prêchée par le père Poupinel dans un monastère de bénédictines, près de Sydney. Elles finissent ainsi la préparation spirituelle à leur mission, commencée sur le bateau, et n'auront pas d'autre noviciat. Désormais, elles vont suivre le règlement que vient d'écrire à leur intention le père Poupinel.

Le brick⁵ le *Caroline*, qui les amène de Sydney à Wallis en compagnie de cinq prêtres et trois frères maristes, essuie, lui aussi, trois tempêtes en vingt-cinq jours d'une traversée qui se déroule sous des pluies continuelles et des vents contraires. Mgr

Bataillon, qui voyage sur le même bateau pour aller en tournée apostolique dans son vicariat, manque de se faire foudroyer sur le pont. Lorsque les trois sœurs arrivent à Wallis, elles sont accueillies par deux petites communautés de laïques wallisiennes : la communauté Luketuno, dont le nom vient de Lugdunum, Lyon, d'où sont partis les premiers missionnaires, est dirigée par Suzanne Pukega ; la communauté Alako, Arche d'alliance, est dirigée par la future reine de Wallis, la jeune Amélia. Ces communautés regroupent les chrétiennes les plus ferventes de Wallis qui vont devenir les « compagnes privilégiées » des premières sœurs⁶.

La vocation de Mlle Perroton

Celle qui est à l'origine de ces deux communautés de chrétiennes s'appelle Marie-Françoise Perroton. Elle fut la première des missionnaires françaises à venir en Océanie, et vit alors, en cette année 1859, à Futuna, l'île voisine de Wallis, depuis cinq ans.

Mlle Perroton est arrivée en Océanie en 1846, après presque un an de voyage depuis la France. Elle a quitté Lyon pour le Pacifique sans dire au revoir à son frère, sa seule famille, de peur de ne pas réussir à partir. À quarante-neuf ans, cette laïque a bien conscience du caractère définitif de son départ, mais elle a mûrement réfléchi à sa décision : « À mon âge, il ne faut pas faire de coup de tête. Non, mes réflexions sont faites et définitives », écrit-elle au commandant Marceau à l'été 1845.

Ce qui a décidé Marie-Françoise à tout quitter, c'est la supplique, datée du 10 novembre 1842 et envoyée par deux Wallisiennes, Suzanne Pukega et Romaine Tui, aux fidèles de Lyon :

Nous vous faisons [encore] une demande ; c'est de nous envoyer, si vous nous aimez, quelques femmes pieuses, des sœurs, pour instruire les femmes d'Uvéa⁷. Nous connaissons, il est vrai, la Parole de Dieu, le sacerdoce nous l'a fait connaître. [...] Mais nous ne laissons pas de vous demander des femmes pour nous instruire, pour qu'elles nous fassent part des diverses connaissances utiles⁸.

La demoiselle lyonnaise est une fidèle lectrice des *Annales de la Propagation de la Foi* dont elle est une dizainière efficace depuis de nombreuses années⁹. Lorsque la lettre des deux Wallisiennes y est publiée, Marie-Françoise la lit, la relit, la médite et se sent appelée.

Il n'est pas facile de partir au loin, en ce milieu du XIX^e siècle, lorsqu'on est une femme de presque cinquante ans, célibataire et désargentée. Pour pouvoir se rendre en Océanie, elle s'adresse donc au commandant Marceau avec humilité mais détermination : « Monsieur, mon désir est d'être, pour le reste de ma vie, au service des missions et vous seul, monsieur, pouvez me donner les moyens d'y parvenir en m'accordant votre protection pour un voyage si long et si coûteux. Je voudrais seulement monter sur votre navire, au simple titre de servante » (Lyon, été 1845). Le commandant Auguste Marceau¹⁰ n'est pas un inconnu pour elle : lorsqu'il a séjourné quelques semaines à Lyon à l'hôtel de Provence, en ce printemps 1845, afin de récolter des fonds pour sa première campagne d'Océanie au service des missions, elle est allée lui rendre visite pour lui demander de la prendre sur son bateau. Si elle lui écrit, c'est qu'il ne lui a toujours pas répondu ; or, Marie-Françoise est tenace. Il accepte finalement de l'embarquer. Son bateau, *l'Arche d'alliance*, dont le pavillon de reconnaissance est une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pères maristes y sont bien implantés et bien acceptés, malgré la concurrence des missionnaires méthodistes, arrivés avant eux et bien équipés, notamment en imprimerie. Les protestants disposent aussi de plusieurs bateaux, ce qui leur permet d'aller évangéliser dans les îles voisines.

Les deux sœurs s'installent à Savalalo, un peu à l'est d'Apia. Marie-Rose devrait être satisfaite : la gravure que publient *Les Missions catholiques* dans leur numéro du 4 décembre 1874 montre la maison des sœurs, belle, grande et solide. Elle a été construite peu après l'arrivée des sœurs. Mais la petite missionnaire regrette Wallis : « Ici, il n'y a rien à faire du tout pour une sœur comme moi. Je crois aussi que je ne m'accoutumerai pas⁴⁴. » Cependant, comme elle pense aussi que la volonté de ses supérieurs est la volonté de Dieu, elle tâche de vivre en bonne intelligence avec sœur Marie de la Merci, dont elle a été nommée supérieure en dépit de son manque de formation. Après une visite à Samoa, Mgr Elloy, coadjuteur de Mgr Bataillon, fait cependant part de son mécontentement au père Favre : « À Apia, on a établi les sœurs Marie-Rose et Marie de la Merci [...]. Sœur Marie-Rose qui est supérieure et qui sait à peine écrire, sera chargée d'instruire dans un pays protestant et hostile où la moitié des femmes protestantes écrivent mieux qu'elles, savent coudre et repasser. Là où il aurait fallu avoir des sœurs qui fussent capables de faire une classe, même en anglais. J'ai souvent dit ou écrit : ou point de sœurs à Apia ou bien des sœurs vraiment religieuses, habituées à vivre en communauté et dont l'une au moins sache l'anglais. Eh bien il n'y a rien de tout cela. Il y a de quoi rougir⁴⁵. »

Décidément, le travail des sœurs missionnaires ne semble pas convenir à certains de ces messieurs.

Toutes les deux reconnaissent qu'elles sont correctement

installées, mais l'école voulue par Mgr Bataillon s'avère compliquée à mettre en place. Elles n'ont pas les moyens matériels suffisants, elles sont très pauvres et les élèves « vont se coucher plus d'une fois avec la faim⁴⁶ ».

En outre, Monseigneur interdit à quiconque de leur rendre visite sans sa permission. Ce n'est pas très commode pour s'acclimater !

À tout cela s'ajoute l'incertitude de leur situation par rapport à la congrégation mariste. Depuis leur arrivée en Océanie, les « pionnières » sont toutes préoccupées par leur situation « ecclésiale ». Sont-elles des religieuses ? Sont-elles des novices ? Sont-elles des laïques consacrées ? À quel ordre sont-elles rattachées ? Leur situation est ambiguë et ce n'est pas de leur fait. Elles se reconnaissent toutes dans la spiritualité de la Société de Marie et sont dépendantes des pères maristes sous la responsabilité desquels elles sont parties. Certes, sœur Marie du Mont Carmel est partie comme laïque, mais elle a prononcé, devant le père Poupinel, des vœux en 1858 ; quant à sœur Marie-Rose, elle a prononcé ses vœux avant de quitter Jonzieux, et les a renouvelés en arrivant à Sydney. Et si elle n'est pas religieuse, de quel droit Mgr Bataillon lui donne-t-il des ordres ? Leur situation préoccupe les responsables des pères maristes, dont beaucoup cherchent à aider ces femmes parties à l'aventure, dont ils partagent le même idéal et qui ne bénéficient pas, comme eux, de l'appui moral et matériel d'une congrégation. Ces pères, qui comprennent la complexité de la situation, cherchent à structurer le Tiers-Ordre missionnaire féminin, afin de clarifier les choses. Ils finissent par choisir à cet effet une responsable, Euphrasie Barbier, en religion sœur Marie du Cœur de Jésus, qui a fait profession chez les sœurs de la Compassion et semble avoir la personnalité et la volonté

requis. En 1861, elle a changé de congrégation pour se rapprocher des maristes, et elle a ouvert à Lyon un noviciat pour sa nouvelle congrégation appelée « Notre-Dame des Missions ». Nos pionnières d'Océanie sont censées y entrer, pour, en quelque sorte, « régulariser » leur situation. En 1863, sœur Marie du Cœur de Jésus rédige des constitutions pour cette nouvelle communauté. Mais elles semblent peu réalistes au regard de la vie dans les îles : les sœurs devraient vivre en clôture et accorder une part privilégiée à la méditation. Or, les pionnières n'ont pas une vocation contemplative et ne sont crédibles auprès des autochtones que parce qu'elles partagent leur vie quotidienne. En outre, même si c'est un détail, l'habit prévu est trop lourd et trop chaud. De plus, les relations de mère Marie du Cœur de Jésus avec la Société de Marie se distendent. Ces considérations laissent les premières missionnaires d'Océanie dans une extrême perplexité, et chacune réagit selon sa personnalité et suivant les circonstances dans lesquelles elle se trouve. Le malaise qui en résulte apparaît clairement dans presque toutes leurs lettres, il est source de souffrances et de conflits. Sœur Marie du Mont Carmel fait en 1869, avec réticence, profession dans cette nouvelle congrégation de Notre-Dame des Missions mais prend très vite ses distances. Sœur Marie-Rose est assez torturée : cette situation complexe, ambiguë, ne convient pas à cette jeune femme, aussi simple que généreuse. Depuis qu'elle est arrivée à Samoa, sa situation ne s'est pas clarifiée et elle s'en inquiète : elle veut devenir religieuse et faire un noviciat, mais sans devoir pour cela changer, encore une fois, de lieu. « Mourir religieuse, c'est un désir que j'ai depuis mes jeunes ans ; y arriverai-je ? Cela dépendra de vous », écrit-elle au père Yardin le 17 novembre 1864.

Malgré tout, à Apia, Marie-Rose et Marie de la Merci, après

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la grande église lyonnaise de Saint-Nizier. Lyon est à cette époque une véritable pépinière de vocations missionnaires. C'est là que Pauline Jaricot a fondé en 1822 l'œuvre de la Propagation de la Foi, destinée à récolter des fonds pour les missions lointaines. Jean-Baptiste Pompallier est lui-même lyonnais.

Dans la foule qui se presse à Saint-Nizier en ce printemps 1860, se trouve une jeune fille de presque vingt-cinq ans qui essaie de passer inaperçue de peur que ses parents, apprenant sa présence, n'en soient irrités : la jeune Suzanne Aubert est fascinée par les paroles du missionnaire, qui explique avec beaucoup d'éloquence et d'enthousiasme l'importance et la beauté de sa mission en pays maori.

La vocation missionnaire de Suzanne Aubert et son départ

Cela fait plusieurs années que Suzanne lit la petite revue les *Annales de la Propagation de la Foi* et qu'elle s'est découvert une vocation de religieuse missionnaire. Mais ses parents s'y opposent farouchement et sa mère lui a trouvé un prétendant. Suzanne ne dit rien, mais n'a aucunement l'intention de se marier. C'est une fille de bonne famille, bien élevée et obéissante, mais elle sait exactement ce qu'elle veut faire de sa vie et n'entend pas laisser quiconque en décider à sa place. Elle a seulement prévu d'attendre ses vingt-cinq ans pour partir loin, en mission. Elle a profité de ce temps d'attente pour côtoyer les sœurs de la Charité et apprendre auprès d'elles les rudiments du métier d'infirmière. Et pour être tout à fait sûre de ne pas se tromper de voie, elle a rendu plusieurs fois visite à l'abbé Jean-Marie Vianney, dont la paroisse d'Ars n'est pas très loin de Lyon et qui a la réputation d'être un saint ; il la confirme dans

son choix. Dès lors, elle n'a plus qu'à attendre le moment favorable. Ce sera lorsque l'évêque d'Auckland est dans sa ville. L'appel qu'il lance du haut de la chaire lui est destiné, elle n'en doute pas un instant.

Elle prépare ses bagages en cachette et, le jour du départ, annonce à ses parents qu'elle se rend à Ars pour assister à la messe anniversaire du curé d'Ars, mort un an auparavant, le 4 août 1859. Elle part donc sans leur dire au revoir, elle s'enfuit en quelque sorte. Elle sait qu'elle ne les reverra pas : c'est la première épreuve de sa nouvelle vie. Avec Mgr Pompallier et un petit groupe de futurs missionnaires, dont trois autres jeunes filles, elle part pour Le Havre le 4 août 1860.

L'évêque missionnaire, toujours à court d'argent, a réservé pour la longue traversée, non pas un bateau classique, mais un baleinier, le *Général Teste*, ce qui lui coûte beaucoup moins cher : les vingt-six membres de la mission, qui s'ajoutent aux quarante marins, y seront serrés « comme des anchois », dans des cabines minuscules et devront supporter l'odeur écœurante de l'huile de baleine, propre à ces navires. Une véritable ménagerie est embarquée pour nourrir les passagers : des poules, des moutons, des chèvres. Il y a aussi un chien.

Dès le début, Suzanne a un mal de mer très violent qui durera les quatre mois de cette traversée sans escale. Lors d'une des deux fortes tempêtes essuyées par le baleinier, la jeune Antoinette Deloncle, candidate elle aussi à la mission et qui partage la cabine de Suzanne, tombe – volontairement ? – à l'eau et est repêchée de justesse. Suzanne passera le reste de la traversée à la surveiller !

Hélas, Jean-Baptiste Pompallier, qui est un homme très distingué, pieux et romantique, mais dont l'esprit pratique n'est pas la qualité principale, a été abusé par les propriétaires du baleinier, les frères Guillot : au bout de quelques semaines, le

capitaine se rend compte qu'ils n'ont pas chargé suffisamment de nourriture à bord. Il faut donc se restreindre. L'enthousiasme de l'évêque n'est pas arrêté par ces considérations matérielles, il pense surtout à préparer soigneusement les apprentis missionnaires à leur future vie. Il leur donne des cours d'anglais et de maori, leur explique sa conception du travail du missionnaire en Nouvelle-Zélande. Avant tout, il faut respecter la culture locale et essayer de la comprendre : « Dieu n'a pas besoin d'un habit européen chez ceux qui veulent le servir. Il désire nos cœurs, c'est tout. [...] Mieux vaut aller au ciel avec l'habit de son pays qu'en enfer avec un costume européen. »

Pompallier est une sorte de pionnier de l'inculturation⁶¹ : le mot ne sera utilisé pour la première fois qu'en 1935 par le théologien Pierre Charles, mais l'évêque missionnaire applique déjà le concept. Suzanne écoute. Toute sa vie, elle se souviendra de l'enseignement de l'évêque des Maoris et s'en inspirera.

Elle pense que le bateau fera une longue escale à Sydney, où se trouve le noviciat des sœurs maristes, ce qui lui permettra d'intégrer cette congrégation lyonnaise qu'elle connaît et aime. Las ! Contrairement à ce que Monseigneur avait laissé entendre, le baleinier cingle directement vers le sud, afin de chasser la baleine sans perdre de temps. L'évêque savait que le voyage serait sans escale. Il ne l'a pas dit à Suzanne et aux autres.

Elle ne lui en veut pas : ce n'est pas son genre ! Le principal, pour elle, est d'aller annoncer Jésus aux Maoris. Monseigneur lui a appris à les aimer avant même qu'elle ne les rencontre et, finalement, elle a hâte d'accoster. Aussi voit-elle un signe dans le fait qu'à l'arrivée du bateau dans le port d'Auckland, en plein été, le 30 décembre 1860, c'est un Maori, et non un colon européen, qui l'aide à descendre de la chaloupe. Sur le quai, pour accueillir l'évêque et ses missionnaires, se trouve une foule

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Joly, mariste à Sydney. Elle prononce les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté le 23 janvier 1886, après avoir pris soin de vérifier qu'elle pourra rester en Nouvelle-Zélande. La cérémonie, au cours de laquelle Mgr Redwood donne aussi l'habit aux novices, a lieu dans l'église nouvellement construite par tout le *pa* (village), et dont le père Soulas est si fier. Elle s'appelle Saint-Joseph. Après la célébration, a lieu un banquet « digne de Gargantua » selon Suzanne !

Hélas, le père Soulas change, son caractère s'aigrit peu à peu et il tyrannise parfois les sœurs. Cela rend les choses moins faciles pour Suzanne, qui ne veut pas le désavouer. Au mois de mai 1888, elle décide d'acheter, avec l'argent dont elle a hérité de sa famille, une ferme de deux cents hectares sur une colline très pentue, à cinq kilomètres au-dessus de la mission d'Hiruharama. Les bénéfices qu'elle compte tirer de l'exploitation de la ferme doivent servir à financer les autres activités de la mission. Suzanne et ses compagnes y plantent des arbres fruitiers : cerisiers, châtaigniers, noyers, oliviers... Il y a aussi des moutons soignés par un frère mariste, le frère Stanislas. Les sœurs sont surchargées de travail, mais toujours joyeuses. Le cheval est leur moyen de transport favori.

Périple à travers le pays

Survient un grand malheur. *Les Missions catholiques* du 25 janvier 1889 s'en font l'écho, en publiant une lettre désespérée du père Soulas : il y raconte comment, le 20 novembre 1888, à quatre heures moins vingt très exactement, l'église Saint-Joseph, dont il était si fier, a été réduite en cendres en quelques minutes. Tout a brûlé, trois ans seulement après sa construction. C'est un

Blanc qui a fait le coup, très certainement pour compromettre des Maoris avec lesquels il avait un différend. Le coupable ne sera pas inquiété. Mais personne n'a les moyens de reconstruire l'église. Aussi, lorsque Suzanne, peut-être en plaisantant, se propose pour aller récolter des fonds à cet effet, le père Soulas accepte-t-il immédiatement. Ainsi, quatre jours seulement après l'incendie, elle part, à pied, accompagnée de sœur Magdalen, une jeune religieuse originaire de l'île du Sud.

Suzanne est certainement heureuse de repartir sur les routes, elle n'aime pas rester longtemps au même endroit. Et puis elle ne pense pas être absente pour une longue période. Elle a inauguré une technique pour ne pas avoir froid aux pieds : elle les entortille dans de vieux journaux et enfile ensuite des chaussures un peu trop grandes. D'après elle, il n'y a pas mieux !

Suzanne et Magdalen commencent naturellement leur périple par la baie d'Hawkes. Elles ont plus de difficultés que prévu pour récolter de l'argent. L'économie du pays, en ces années 1880-1890, connaît une période de dépression, les gens sont donc moins enclins à la générosité. Les deux religieuses sillonnent une grande partie du pays, allant jusqu'à Christchurch, dans l'île du Sud. Elles resteront absentes un an de Jérusalem. En effectuant ce voyage, Suzanne avait aussi dans l'idée de recruter des jeunes filles pour sa communauté. De ce côté-là, leur périple est une réussite, puisqu'elles rentrent avec deux recrues et un carnet d'adresses bien rempli, ce qui se révélera fort utile à Suzanne.

Pendant son absence, Suzanne écrit parfois aux sœurs restées à Jérusalem, dont elle reste la supérieure, pour leur donner des conseils. Ce sont parfois des conseils pratiques : comment conserver le tapis en bon état, comment faire de la confiture de citrouille, ou des beignets aux figues. Et parfois des

conseils plus spirituels.

L'isolement dans lequel il vit ne réussit pas au père Soulas, dont la fragilité psychologique s'aggrave. Il devient de plus en plus autoritaire, coléreux et il a un rapport maladif à l'argent. Lors d'une retraite qu'il suit à Wellington avec ses confrères maristes, il apprend que certains d'entre eux ironisent à son sujet, au prétexte que Suzanne le « mènerait par le bout du nez ». Il se sent humilié. À cause de son caractère, la vie à Jérusalem devient vraiment difficile pour les sœurs restées là-haut pendant la longue absence de leur supérieure. Elles n'en disent rien à Suzanne qui, elle-même, ne dira jamais rien des agissements discourtois du père à son égard.

Suzanne, Magdalen et leurs deux nouvelles recrues rentrent à Jérusalem le 12 décembre 1889, sous une chaleur écrasante.

Les débuts de l'œuvre sociale

Pendant le circuit que Suzanne a accompli pour récolter des fonds pour reconstruire l'église, elle a rencontré une veuve de Hawke's Bay, à qui elle a promis de recueillir ses trois enfants. C'est chose faite en 1891. Avec eux, à Jérusalem, elle accueille aussi deux petits enfants de Wellington : tous les cinq sont des Pakeas. Suzanne les mêle aux petits Maoris de son école : « Les filles doivent être séparées des garçons, mais pas les Maoris des Pakeas. Vous feriez offense à l'école et aux parents⁷⁶. » D'autres enfants suivront à partir de 1895 : le bouche à oreille fonctionne et l'on sait bien, dans la région, que mère Marie-Joseph recueille dans son orphelinat les enfants et les bébés abandonnés, ou ceux dont les parents sont dans l'impossibilité de les garder. C'est le cas des enfants de père inconnu, ce qui est courant dans la société néo-zélandaise de cette fin du XIX^e, où la précarité est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

59. Jean-Baptiste Pompallier, arrivé en Nouvelle-Zélande en 1838, était alors évêque pour l'ensemble du pays. En 1848, la Nouvelle-Zélande fut divisée en deux diocèses. Mgr Pompallier fut alors nommé évêque d'Auckland, Mgr Viard, évêque de Wellington.

60. Visite obligatoire que doit faire périodiquement chaque évêque au Saint-Siège.

61. La manière de tenir compte des spécificités culturelles locales dans l'annonce de l'Évangile. L'Église catholique n'utilisera officiellement le mot qu'à partir de 1977.

62. La population blanche atteint 172 000 habitants en 1865.

63. Le paysage sauvage de la Nouvelle-Zélande, formé de vastes forêts.

64. Lettre du 18 août 1860.

65. *Nos pionnières d'après la correspondance, op. cit.*

66. Mgr Pompallier est mort le 21 décembre 1871.

67. Le père Reigner (1811-1888), mariste, missionnaire à Meanee et grand ami de Suzanne.

68. Elle porte une jupe grise et un chapeau de paille et a gardé sa ceinture bleue de religieuse.

69. Les Blancs.

70. *Bulletin des Missions catholiques*, 1^{er} décembre 1875.

71. Lettre à Poupinel du 17 juin 1879, in *Annales des missions d'Océanie, op. cit.*, vol. 4, 1869 à 1879, p. 422.

72. « Je regrette vivement d'être seule à enseigner la langue maorie au bon père Soulas. Ses progrès seraient bien plus rapides s'il avait un meilleur professeur et des leçons plus régulières. Le travail de réimpression de notre livre, c'est bien l'ânesse qui enseigne le prophète, la visite de mes malades, etc.,

ne me permettent pas de lui consacrer tout le temps nécessaire.
Enfin. »

73. Canoë fait d'un tronc d'arbre creusé, d'environ 15 mètres de long et 60 centimètres de large.

74. *Nos pionnières d'après la correspondance, op. cit.*, vol. 4, lettre du 15 février 1885.

75. Lettre de Suzanne à sir George Grey, gouverneur, 29 mai 1884.

76. Cité par Jessie MUNRO, in *The Story of Suzanne Aubert*, Auckland University Press, 1996, chap. XII, p. 211.

77. Elle utilise notamment le koromiko, petit arbre néozélandais.

78. Visite ayant pour objet de vérifier que la gestion d'une communauté ou d'une paroisse est assurée correctement.

79. L'empereur Constantin s'est converti en 313.

80. La statue de l'Enfant Jésus, vénérée par les Romains.

81. Le premier titre de cette lettre était « La mère Aubert à ses poussins ».

6

L'héroïne de la charité française Jeanne-Marie Rumèbe (1869)

Jeanne-Marie Rumèbe, enfant des Pyrénées

La brume enveloppe ce petit coin du Comminges qu'est la vallée du Ger, en ce matin du vendredi 17 octobre 1850. À Milhas, Jeanne Dencausse, la sage-femme du village, se rend en hâte à la maison des Rumèbe : Marie va mettre au monde son sixième enfant. L'air, venant des Pyrénées toutes proches, est vif et le pic du Cagire, qui domine le village de ses 1912 mètres et qu'on surnomme parfois le « Cervin du Comminges », est déjà quelque peu enneigé.

À sept heures, la petite Marie-Jeanne naît : elle arrive après quatre filles et un garçon, dans une famille unie et aimante. Son père, Félix, exploite un gisement de gypse et la famille, sans être riche, vit dans une relative prospérité.

La II^e République est alors sur le déclin et cela fait deux ans, déjà, que la congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, la future famille de Jeanne, est présente à Jérusalem. Trois sœurs de la congrégation y sont arrivées le 14 août 1848.

La famille Rumèbe quitte le petit village de Milhas lorsque Jeanne est encore toute petite, et part s'installer au chef-lieu du canton voisin, Aspet, gros bourg aux toits de tuiles que traverse le Ger, proche de Saint-Gaudens. Jeanne est une petite fille

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Des préparatifs se font dans les maisons religieuses pour recevoir nos compatriotes [...]. Le père Ratisbonne, les sœurs de Sion, les sœurs de Saint-Joseph [...] rivalisent d'entrain et de zèle pour préparer à nos pieux pèlerins l'hospitalité la moins incommode possible. [...] Sans doute aucun ne sera logé luxueusement, mais tous trouveront près de nous la plus franche sympathie et la plus affectueuse charité⁹⁹.

Sœur Joséphine ne participe pas à ce premier pèlerinage : elle reste en poste à l'hôpital, prête à recevoir les éventuels malades ou blessés. Mais, même s'il n'y a eu qu'un seul mort et deux blessés légers à déplorer, on s'aperçoit très vite qu'une infirmière est nécessaire sur le terrain. Amédée du Piellat, qui a œuvré à la préparation du pèlerinage depuis le début, insiste pour que ce soit sœur Joséphine : désormais, elle suivra tous les pèlerinages et ce jusqu'à la guerre de 1914. Il lui arrive de passer douze heures à cheval dans la journée. Les chutes sont nombreuses car les pèlerins sont souvent des cavaliers inexpérimentés. Par ailleurs, les conditions spartiates du voyage provoquent quelques malaises. L'infirmière en titre fait des merveilles : elle soigne avec les moyens du bord, et a un mot réconfortant pour chacun. Mgr Landrieux se souvient :

Elle était intrépide, cette petite sœur Joséphine de l'hôpital français de Jérusalem. Elle ne rêvait que plaies et bosses. Sa pharmacie ambulante était sans cesse assaillie par une bande d'éclopés, de traînants, de malheureux, toussant, geignant, pris de migraines ou pincés d'ignobles diarrhées, maladie peu commode à cheval ! La dernière couchée, elle était la première debout. Elle galopait de groupe en groupe et, au campement, elle était encore installée avant tous les autres.

C'est à ce moment-là que sœur Joséphine devient « sœur Camomille » : en effet, dès qu'elle a un moment, elle cueille des fleurs de camomille et, le soir venu, distribue son infusion miracle, sa « tisane de camomille assaisonnée de prières à saint Joseph », dit-elle aux pèlerins fatigués avec bonté, mais autorité.

Lors du pèlerinage de 1900, le père Bailly, qui en est le responsable, prêche dans la petite chapelle des clarisses de Nazareth. Dans la foule s'est glissé le jardinier des sœurs qui écoute, attentif et discret. Son nom est Charles de Foucauld.

Pendant les pèlerinages comme à l'hôpital Saint-Louis, celle que l'on n'appelle plus que sœur Camomille a affaire à des personnalités très variées. Sa gentillesse, sa spontanéité, parfois un peu brusque, en séduisent un grand nombre. Le père Lagrange en fait partie.

Abou-Gosh et Kyriat Yearim

C'est lui qui est à l'origine de l'achat, par la communauté de sœur Joséphine, de la colline d'Abou-Gosh, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Jérusalem, sur la route de Jaffa. Il pense en effet que cette colline recèle des vestiges archéologiques intéressants. Lorsqu'il en parle à sœur Camomille, celle-ci s'enthousiasme et réussit à persuader mère Céline Le Bouffo, la nouvelle supérieure, d'acheter le terrain. Abou-Gosh, c'est, en fait, le nom d'un brigand qui pendant la première moitié du XIX^e siècle, a soumis la région.

Chateaubriand en 1806, puis Lamartine en 1832, ont eu affaire à son petit-fils, Abou-Gosh troisième du nom, qui, contre de l'argent, assurait la protection des voyageurs se rendant de Jaffa à Jérusalem.

Au XIX^e siècle, on pensait, suivant la tradition héritée des

Croisés, que le village d'Abou-Gosh était l'Emmaüs de l'Évangile. Les Croisés y avaient, pour cette raison, construit une église fortifiée. Encore debout aujourd'hui, elle appartient au monastère qui abrite une communauté de moines et de moniales olivétains¹⁰⁰. Aujourd'hui, on pense qu'Abou-Gosh n'est pas Emmaüs, mais plutôt le lieu tout proche où Jésus a rencontré et enseigné aux deux disciples.

Pour acheter le terrain repéré par le père Lagrange au sommet de la colline d'Abou-Gosh pour son probable intérêt archéologique, sœur Joséphine dispose de cinq mille franc-or offerts par deux de ses cousines. Elle les a cachés sous une dalle, dans sa chambre, au premier étage de l'hôpital Saint-Louis. Elle demande au frère Louis, appartenant à la communauté des Pères blancs, de négocier l'achat auprès du propriétaire : il sait y faire, lui a-t-on dit. Il faut qu'il réussisse à négocier l'achat pour cinq mille francs, pas un centime de plus !

La patience n'est pas chose aisée pour sœur Camomille. Elle doit faire un gros effort pour garder son calme au retour du frère Louis : en effet, celui-ci a négocié l'achat du terrain pour... 20 732 francs ! Qu'à cela ne tienne : les cinq mille francs serviront d'acompte. Lorsque sœur Camomille les sort de la cachette, sous l'œil attentif de sœur Lucie, toutes deux comptent et recomptent : 20 732 francs. Miracle ? Générosité d'un inconnu anonyme ? Le mystère demeure. La colline est achetée. Sœur Camomille s'y installe, seule, avec l'autorisation de sa supérieure, dans une petite baraque en tôle, à quelques mètres de la basilique et du monastère. Tous les matins, à quatre heures, elle assiste à la messe avec les moines. Elle a ouvert un petit dispensaire, destiné aux habitants des villages voisins, et cultive un potager. Le samedi, elle rentre dans sa communauté à Jérusalem sur un âne chargé des produits de son verger : figues,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Celle qui rapporte cela, à la toute fin du siècle, est son assistante, qui ajoute, désolée, qu'elle a dû obéir aux ordres posthumes de sa supérieure : « comme nous n'avions pas ici une supérieure majeure qui aurait pu faire le contraire ». On verra dans quelles circonstances...

Une vocation contemplative

C'est sans doute assez naturellement que la jeune Sophie, désirant « entrer au couvent », comme l'on disait alors, se tourne vers sa tante, Marie de Villèle, en religion sœur Marie de Nazareth. Celle-ci appartenait à la toute nouvelle Société de Marie Réparatrice. Une congrégation fondée en 1857 par la veuve d'un diplomate belge, et vouée à « l'adoration du Saint-Sacrement, en réparation pour les péchés du monde, avec Marie au pied de la Croix ». Là est l'explication de ce curieux nom de « réparatrices », qui correspond bien à la sensibilité religieuse de l'époque. Justement, la société vient alors de s'établir dans l'île de la Réunion. Sophie, à vingt et un ans, entre donc au noviciat, le 6 janvier 1865, en recevant le nom de mère Marie de Saint Jean Baptiste. Toutes les religieuses réparatrices portent alors le prénom de Marie, auquel elles adjoignent celui d'un saint ou d'un mystère, comme l'Annonciation, l'Incarnation, les Cinq Plaies. Pour notre oreille du XXI^e siècle, ces constructions apparaissent un peu longuettes. D'ailleurs, au hasard des lettres et des récits, on voit que souvent, entre elles, les noms sont résumés en un seul mot : « Passion », « Miséricorde », « Nazareth », « Croix » ! Parfois aussi apparaissent des surnoms ou des diminutifs. Plus tard, en entrant dans la spiritualité franciscaine, Sophie prendra en sus le nom d'Agnès, en l'honneur de sainte Agnès d'Assise, sœur de sainte Claire. Et

ses dernières lettres seront souvent signées V.A., pour « Votre Agnès ».

Trois ans plus tard, la jeune religieuse prononce ses premiers vœux ; elle est aussitôt envoyée aux Indes, pour servir à la mission du Maduré, aujourd'hui Madurai, région située au sud-est de l'immense sous-continent indien. En effet, la petite société, qui a une maison à Toulouse, a reçu un appel de la part des jésuites de la même province, pour les soutenir dans leurs missions indiennes. Depuis que ceux-ci sont de nouveau « autorisés » en France, ils ont réinvesti l'évangélisation des Indes, commencée au XVI^e siècle. Là, ils ont découvert la terrible condition des femmes ; en particulier des jeunes veuves de quinze ou vingt ans, condamnées à l'opprobre et à l'isolement, et des petites filles sans éducation. Pour s'occuper d'elles, les missionnaires appellent « des religieuses bien formées et pleines de ferveur ».

Quelques années à peine après la fondation, la supérieure des Réparatrices a donc envoyé au Madurai un premier contingent de religieuses. La toute jeune mère Marie de Saint Jean Baptiste les rejoint directement depuis la Réunion, avec deux compagnes. Sans doute espère-t-on que ces jeunes filles s'adapteront facilement aux conditions de vie indiennes, proches de leur île natale.

En 1868, elle arrive donc à Trichinopoly, l'une des trois maisons de la mission du Madurai, avec Tuticorin et Adeikalabouram. Là, elle est accueillie par une autre jeune religieuse, tout juste nommée supérieure provinciale. C'est mère Marie de la Passion. Entre l'aînée et l'arrivante se créent des liens qui dureront toute leur vie. C'est en particulier grâce aux lettres régulières échangées entre elles que cette histoire peut être écrite.

Leur nouvelle vie est difficile, sous un climat épuisant, dans un contexte géographique, culturel et religieux totalement nouveau pour les religieuses. Le supérieur jésuite du Madurai le constate lui-même : « Elles sont obligées d’embrasser ici un genre de vie complètement différent de celui que leur promettait la nature de leur Institut. Au lieu d’être réparatrices en adoration devant le Saint-Sacrement, à l’ombre du cloître, elles deviennent ici des sœurs de charité dans nos hôpitaux, et des maîtresses de classe dans nos écoles. »

Ces pionnières doivent inventer en avançant un nouveau genre de vie religieuse, tout en conservant la spiritualité de leur vocation. Les témoins parlent pourtant d’un remarquable climat de fraternité et d’entraide.

En 1873, mère Marie de Saint Jean Baptiste prononce ses vœux perpétuels et devient bientôt supérieure de la mission d’Adeikalabouram. À cette époque, ceux qui la côtoient parlent de sa douceur, de sa loyauté, et aussi de sa fermeté.

Les mères et sœurs – on retrouve les deux classes, comme dans toutes les autres congrégations du XIX^e siècle –, si loin de la maison mère et de leur fondatrice, doivent répondre à la fois aux instructions des jésuites, à celles de la *Propaganda Fide* à Rome et à celles de leur société ; en plus de faire face aux difficultés financières, et aux besoins pressants de la population... Les santés s’épuisent, cela leur devient très difficile de concilier le travail missionnaire avec leur vocation première, l’adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Il faut trouver les conditions d’une vie plus équilibrée entre prière et apostolat, et pour cela aménager la règle.

Missionnaires de Marie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La maison Saint-Jean-Baptiste de Tong-yuen-fang

Mais, passé l'émerveillement de l'arrivée, les lettres de mère Marie de Saint Jean Baptiste deviennent tragiques. Écoutons-la d'abord présenter les lieux et les gens :

[la province] portait le nom de royaume du Tsin, d'où est venu, dit-on, le nom de Chine. Il est borné au nord par les grandes murailles, au sud par la rivière Han, à l'est par le fleuve Yu-hô, à l'ouest par la Tartarie [...]. La capitale est Si-gnan-fou, grande ville fortifiée, essentiellement païenne, boulevard des Mahométans qui en 1860, mirent tout à feu et à sang [...]. Ce n'est point là que nous nous trouvons, mais à Tong-yuen-fang, petite ville si modeste qu'elle est restée inconnue jusqu'ici. Cependant, nous avons nos hauts murs crénelés, nos batteries, nos fossés, nos portes à l'Orient et à l'Occident, mais dans un petit quart d'heure vous aurez fait le tour de nos remparts [...] cette bonbonnière de ville est jetée au milieu d'une plaine immense sans arbre, sans eau, et loin de tout grand centre.

Rien ne peut donner une idée de ce froid qui n'a pas son pareil en Europe. Et ce pays glacial n'a pas de bois ! Du charbon, placé dans un petit chaudron au milieu de la chambre, diminue un peu la crudité de l'air ; quelquefois, même cette braise nous manque. Pendant ce temps tout se congèle, et quand nous arrivons pour écrire [...] avec mes mains abîmées par les engelures [...] nous ne trouvons qu'un glaçon (à la place de l'encre).

Et quelques mois plus tard, l'été venu : « La chaleur est terrible, on dirait que le feu sort de terre, nous souffrons beaucoup. »

Ces femmes portent toujours leur habit religieux de laine blanche, devenu avec le temps, de leur propre aveu, des « loques sales ». De plus, le blanc, couleur de deuil en Chine, est réputé attirer le mauvais œil. « Savez-vous qu'aux Indes et en Chine, écrit Agnès, les nôtres ôtent constamment leur robe en été et restent en tablier ? » Ouf ! Elles l'agrémentent aussi, apprend-on, d'un chapeau conique à larges bords, fait de paille de riz, aux heures les plus brûlantes.

Ces lettres donnent aussi des précisions gastronomiques :

La farine de froment fait le fond de la nourriture, ils boulangent du pain à leur façon, mangent le millet en bouillie épaisse [...] le porc est la viande commune [...] jusqu'ici, en fait de légumes, nous avons vu des choux magnifiques, mais dont le goût est fort et amer, une espèce d'épinard bien mangeable, des coings plus beaux et meilleurs que ceux de France.

Le temps des épreuves

Elles étaient donc parties à cinq, conduites par mère Agnès. Il y avait Francine Carpier, Française de vingt-cinq ans, en religion mère Marie de l'Incarnation ; Céleste Sera, dix-neuf ans, Italienne entrée au couvent à quinze, devenue mère Marie de Sainte-Colette ; et les sœurs : Maria Boué, vingt et un ans, dite sœur Marie de Saint-Apollinaire ; Anna Carpelli, dix-neuf ans, Italienne, dont les deux sœurs étaient aussi en religion ; sœur Marie de la Purification ; et Maria Bonetti, vingt-cinq ans, Corse au caractère ombrageux ; sœur Marie Julie de Saint-François. Entre Agnès et ses « enfants », il y a une génération de différence, et c'est bien en mère protectrice qu'on la voit se comporter.

Avant même que le récit du voyage parvienne jusqu'en Europe, une dépêche annonce la mort de deux religieuses, ainsi que d'un prêtre de la mission, leur confesseur. C'est bien plus tard que parviendra le journal de ces mois terribles, écrit toujours par mère Marie de Saint Jean Baptiste :

Juin 1891

Marie de Saint-Apollinaire a déjà eu des crachements de sang, est de nouveau malade. Depuis hier elle a une très forte fièvre compliquée de vomissements, de douleurs dans les membres, enfin tous les symptômes de la petite vérole. La pauvre enfant l'aura prise chez les orphelines qu'elle soignait avec tant de zèle [...] vous ne pouvez vous figurer ce que sont ces pauvres petites variolées, dévorées de vers.

Cette maladie infectieuse, apparue en Chine même, et à laquelle on ne connaît pas de traitement, se traduit par des fièvres très élevées, des vomissements, et l'éruption de pustules qui envahissent la gorge, les yeux, les voies respiratoires, jusqu'à, souvent, la cécité, et la mort par étouffement. Une à une, les enfants accueillies à l'orphelinat sont atteintes, et meurent dans d'horribles souffrances.

Marie de Saint-Apollinaire en réchappera, elle, défigurée.

C'est alors que la variole se complique du typhus, qui sévit à l'état endémique dans la région. Dans des conditions d'hygiène rudimentaires, il est transmis par les puces, les poux et les rats.

Jeudi, fête de la Visitation (2 juillet)

Un des vers qui dévorait la petite Sophie morte hier, a piqué Marie de l'Incarnation au doigt, elle souffre horriblement, ce venin m'inquiète, tout le côté est enflé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un dernier pèlerinage à Rocamadour, sa congrégation était implantée dans vingt-neuf lieux, principalement en Quercy¹¹².

L'immense couvent, qui fut dès les débuts la maison mère et qui domine aujourd'hui Gramat était encore en construction.

Aline Brel, jeune fille du Quercy, religieuse à Gramat

Un an après la mort du fondateur, le 23 août 1862, naissait Aline Brel à Alvignac, petit village situé à sept kilomètres au nord de Gramat, à mi-chemin entre Rocamadour et le gouffre de Padirac alors inconnu du grand public. À Paris, Napoléon III régnait depuis onze ans. À Rome, le pape Pie IX avait proclamé, huit ans auparavant, le dogme de l'Immaculée Conception.

Aline appartenait à une famille d'agriculteurs dont la ferme était l'une des plus importantes de la commune. Ses parents exploitaient environ vingt-cinq hectares de terres et de prés auxquels s'ajoutaient quarante-sept hectares de cause rocailleux sur lesquels paissaient des moutons. Elle avait deux sœurs.

Les religieuses de Gramat avaient ouvert à Alvignac une petite école en 1856 : c'est là que la petite Aline, dont on sait qu'elle avait un fort caractère, commença sa scolarité qu'elle continua tout naturellement à Gramat, comme pensionnaire à l'école des sœurs.

Un moment attirée par le Carmel, Aline choisit finalement, à dix-sept ans, de devenir sœur de Notre-Dame du Calvaire : elle voulait enseigner. Son entrée au noviciat de Gramat, le 3 novembre 1880, même s'il ne l'éloigna pas de sa famille, fut vécue par ses parents et par elle-même comme une vraie séparation, le début d'une nouvelle vie. D'autant plus qu'elle changea de nom et s'appela désormais sœur Pierre du Sauveur.

Après une année de postulat, puis deux années de noviciat, sœur Pierre du Sauveur prononça ses premiers vœux, le 29 septembre 1883 à Gramat. Elle était la six centième religieuse à entrer dans la congrégation de Notre-Dame du Calvaire.

Commença alors sa vie de religieuse enseignante, qu'elle pensait devoir se dérouler toute sa vie dans son Quercy natal. Elle fut d'abord nommée à Mayrinhac-Lentour, puis à Bezons, et enfin à Salviac. Dans tous les cas, elle était à moins de soixante-dix kilomètres de chez elle. Elle se sentait totalement épanouie, et ses élèves l'appréciaient pour sa bonté et sa bonne humeur communicative.

Elle fit, par obéissance et bien qu'elle eût préféré rester dans son Sud-Ouest, deux séjours de deux années dans la communauté des sœurs, à Paris entre 1894 et 1896, puis entre 1904 et 1906.

Les lois laïques

C'est au petit couvent de Salviac, non loin de Gourdon, que sœur Pierre du Sauveur apprit, sans surprise – la supérieure générale avait alerté depuis longtemps ses sœurs –, au cours de l'été 1901 le vote de la loi du 1^{er} juillet exigeant que les congrégations religieuses déposent auprès du Parlement une demande d'autorisation pour pouvoir prétendre continuer à exister et à exercer leur apostolat. Cela ne l'inquiéta pas outre mesure, car ses sœurs et elle étaient en règle par rapport aux lois scolaires des années 1880¹¹³ : elles avaient les diplômes requis pour enseigner.

Et sœur Pierre du Sauveur faisait confiance à ses supérieures de Gramat qui sauraient surmonter cette épreuve. Dans un premier temps en effet, les religieuses de Gramat réussirent à se

maintenir. Le fait qu'une partie de leurs sœurs soient hospitalières les sauva de l'illégalité, et sœur Pierre du Sauveur put continuer à exercer son métier d'enseignante dans la petite école catholique de Salviac, avec autant d'enthousiasme.

De très nombreuses religieuses enseignantes n'eurent pas sa chance. Au cours de l'été 1902, les sœurs d'environ trois mille écoles congréganistes furent expulsées ; leur projet de vie ainsi détruit, il leur fallut trouver des solutions de rechange ; ce fut, soit l'exil, soit la sécularisation¹¹⁴. Les sœurs de la congrégation de Saint-Paul de Chartres furent les premières touchées.

Les expulsions et fermetures d'écoles s'intensifièrent en 1903, l'année la plus dure pour les congrégations, et la maison de Gramat fut touchée à son tour. Le 25 janvier, quatre des maisons de la congrégation avaient déjà reçu leur notification de fermeture. Dans sa circulaire du 25 mars 1903, mère Marie-Joséphine, la supérieure générale, redit à ses sœurs que le temps des épreuves devait être un temps de grâce. Elle demanda à ses filles, si elles étaient enseignantes, de se séculariser « en vue du bien qu'elles pourr[ai]ent ainsi continuer à faire ». Quant à celles qui préféreraient rentrer dans leur famille, mère Marie-Joséphine leur rappela les liens d'« affection et de religieuse dépendance » qui les unissaient, dans « la fidélité à Dieu et à nos saints engagements¹¹⁵ ».

Émile Combes succéda à Waldeck-Rousseau à la présidence du Conseil en mai 1902 et resta au pouvoir jusqu'en 1905. Cet ancien séminariste du Tarn, anti-catholique obsessionnel, s'était fixé comme objectif d'exclure tous les religieux de l'enseignement : à partir de son arrivée au pouvoir, la quasi-totalité des demandes d'autorisation déposées par les congrégations leur furent donc refusées¹¹⁶.

Le Lot, en cette aube du XX^e siècle, était un département très

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aime à prononcer ce mot ici et comme on y pense avec bonheur. Nous ne passons pas de récréation sans parler de notre chère maison mère¹²⁴. » Cela passa progressivement, et les sœurs finirent par se sentir brésiliennes autant que françaises. Mais cela prit plusieurs années.

Pour le moment, sœur Pierre du Sauveur avait trop de travail et ses sœurs aussi, même si elle les déchargeait autant qu'elle le pouvait des tâches administratives. Et même si elle écrivait : « Je me sens capable, pour Dieu et la communauté, des plus grands sacrifices », on la sent écrasée par le poids des responsabilités. Elle est certaine d'être une « triste supérieure » que les sœurs apprécient peu. Elle écrit à la supérieure générale : « Vous vous êtes trompée en me confiant une œuvre qui demanderait des qualités que je n'ai pas et qu'on n'acquiert pas. »

De sa correspondance, il ressort aussi qu'elle pensait qu'en France, les supérieures ne comprenaient pas les enjeux de son travail à Campinas. Elle voulait leur démontrer le contraire, tout en restant respectueuse et obéissante. C'était une situation compliquée. Elle finit par faire un voyage en France en 1910 pour s'expliquer. Voyage fructueux, puisqu'elle en revint avec quatre religieuses supplémentaires.

Les lettres de Gramat lui enjoignaient de ménager davantage la santé de ses sœurs, dont plusieurs étaient fréquemment malades – peut-être, laissait-on entendre depuis la France, à cause du surmenage qu'elle leur imposait. Sœur Pierre du Sauveur s'en défendait et en rendait responsables l'exil, le climat, la langue à apprendre et le dénuement.

On sent que cette accusation l'affecta, car elle signifiait que des religieuses s'étaient plaintes... Or, elle tenait essentiellement à l'entente fraternelle au sein de sa petite communauté. Par ailleurs, et alors qu'elle se sentait vraiment

seule, les relations avec don Néry étaient parfois compliquées : « On peut si peu compter sur les évêques brésiliens ; ils sont si changeants. Nous faisons par nous-mêmes l'expérience de cette versatilité¹²⁵ », écrit-elle. Elle avait la certitude qu'à certains moments, il encourageait des parents à envoyer leurs filles au collège laïc plutôt que chez elles. Elle n'en comprenait pas la raison. Sans doute était-ce une sorte de « préférence nationale »...

Les problèmes matériels et financiers ne manquaient pas. Sœur Pierre du Sauveur les décrit en détail, chiffres à l'appui, dans ses lettres aux supérieures de Gramat, qu'elle consultait pour toutes les décisions importantes. Elle avait une âme de bâtisseuse et l'esprit d'entreprise. Elle voulait, d'une part, que la congrégation devienne propriétaire des terrains et des bâtiments qu'elle occupait, et, d'autre part, les agrandir et en construire de nouveaux. À force de ténacité et avec compétence, elle y réussit, et si la congrégation est encore aujourd'hui si bien implantée à Campinas et propriétaire de bâtiments imposants, c'est sans conteste à l'acharnement de sœur Pierre du Sauveur qu'elle le doit.

Car, si elle se sentait parfois dépassée par tout le travail qu'elle avait à accomplir, sœur Pierre du Sauveur alla toujours de l'avant. Sa certitude d'agir pour le bien des petites Brésiliennes la motivait. Sa volonté de fer lui fit accomplir des merveilles. Les personnes qui la fréquentèrent alors parlent aussi de sa grande bonté et de sa joie.

Très vite, elle fut persuadée que la maison de Campinas « sera une bonne, une très bonne maison à tous les points de vue » (lettre du 17 mars 1912). Elle ne se trompait pas : le collège prospéra très rapidement, sa notoriété grandit en même temps que le nombre d'élèves. Elle voulait le transformer en

Gymnasio, avec des classes supérieures, pour préparer les jeunes filles aux diplômes d'État, et fit pour cela de nombreuses démarches et un voyage à Pouso. Elle était également toujours à la recherche d'aides financières.

Elle créa au sein du collège un groupe d'Enfants de Marie et y ouvrit un noviciat. Les sœurs qui vivaient à ses côtés avaient parfois du mal à suivre son rythme, mais l'appréciaient plus qu'elle ne le croyait. Elles l'admiraient et se réjouissaient toujours lorsqu'elle pouvait prendre quelques jours de repos : « Nous sommes heureuses de lui procurer ces courts instants de trêve à ses multiples cassements de tête », écrit ainsi sœur Georges-Marie à Gramat le 5 mai 1912.

En février 1914, la visite au Brésil de la mère générale donna un nouvel élan à la fondation de Campinas, et conforta sœur Pierre du Sauveur dans ses projets. Le décret d'approbation des constitutions de la congrégation par Rome, reçu au même moment, la rendit également très heureuse. Sa correspondance de l'année 1915 en témoigne.

Le Brésil entra dans la Première Guerre mondiale en 1917. Les missionnaires de Campinas se préoccupaient surtout du sort de la France mais, pour elles, la guerre signifiait essentiellement une forte augmentation du coût de la vie, que devait gérer sœur Pierre du Sauveur¹²⁶. Elle « redouble de confiance dans la Providence ».

Le collège était florissant, il avait acquis sa vitesse de croisière et l'année scolaire était rythmée par différentes fêtes et célébrations : fête du collège, fête de Marie Pierre du Sauveur, fête de Notre-Dame du Calvaire, etc. Les élèves donnaient des concerts, exposaient leurs peintures, avaient des succès aux examens d'État. Le collège du Sacré-Cœur des sœurs de Notre-Dame du Calvaire faisait désormais partie du paysage local.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

Prologue

1 - Qui étaient-elles ?

2 - Chez les Indiens d'Amérique

Lucile Mathevon (1821)

3 - L'appel de l'Afrique

Paule Lapique (1847)

4 - Premières femmes missionnaires en Océanie

Marie-Françoise Perroton (1845) et Jeanne-Marie Autin
(1858)

5 - En terre maorie Suzanne Aubert (1860)

La Nouvelle-Zélande, terre de mission

6 - L'héroïne de la charité française Jeanne-Marie
Rumèbe (1869)

Jeanne-Marie Rumèbe, enfant des Pyrénées

7 - Au cœur de la Chine

Sophie de Villèle (1889)

8 - Un exil fécond au Brésil

Aline Brel (1906)

Épilogue

Chronologie

Bibliographie

Dépôt légal : mars 2016

Imprimé en France

Achevé d'imprimer par
La Source d'Or,
en février 2016
N° d'imprimeur : XXX